



**HAL**  
open science

## L'antimachiavélisme de Pierre Manent

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. L'antimachiavélisme de Pierre Manent. De Ligio, G., Holeindre, J.-V., Mahoney, D.J. La Politique et l'âme. Autour de Pierre Manent, CNRS Editions, pp.215-224, 2014, 978-2-271-08199-5. halshs-01653230

**HAL Id: halshs-01653230**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01653230>**

Submitted on 1 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'antimachiavélisme de Pierre Manent

Thierry Ménissier

Qu'on ne se trompe pas à la lecture du titre de ce texte : Pierre Manent n'est pas seulement un excellent connaisseur de Machiavel (il est même probablement un de ses plus perspicaces interprètes contemporains), je crois qu'il est *inspiré* par l'écrivain florentin : toutes ses œuvres, sans exception, portent en effet la trace d'une discussion approfondie avec lui, chacune paraît s'inscrire dans le fil d'un dialogue commencé il y a près de quarante ans. Mais, évidemment, ce dialogue est engagé, le ton de Manent à l'égard de Machiavel est critique, voire polémique, et sa lecture, dominée par l'antimachiavélisme. Souvent, tel un patient pédagogue, Manent entreprend d'expliquer à ses lecteurs pour quelles raisons il est naturel d'être choqué par les propos du rusé Florentin. Or, il y a diverses raisons d'éprouver un tel sentiment à la lecture de la pensée de Machiavel, et aussi plusieurs façons de s'opposer au Secrétaire. Je voudrais, dans ces quelques pages, réfléchir à la manière dont Pierre Manent réagit par son œuvre à celle de Machiavel – mais avant cela je voudrais apporter un petit témoignage personnel en guise d'entrée en matière.

La scène se passe il y a bientôt 20 ans, en mars 1995. Agrégé de philosophie dans l'enseignement secondaire depuis 5 ans, je traduis depuis quelque temps l'œuvre du Secrétaire par plaisir d'entendre cette langue « sèche et subtile comme l'air de Florence », ainsi que l'a écrit Nietzsche. Déconcerté par les nombreuses obscurités révélées par la lecture philosophique des ouvrages du Florentin, je décide de poursuivre la recherche sous la direction d'un maître qui saura me guider dans le labyrinthe de la pensée machiavélienne.

A cette époque, deux livres dominaient le paysage intellectuel du commentaire philosophique sur Machiavel en français : *Le Travail de l'œuvre* de Lefort (1972), et *Naissances de la politique moderne* (1977) s'offraient à notre génération. Le premier nous en imposait tant par son ampleur savante que par sa puissance synthétique, et il nous donnait une perspective unique en français sur l'humanisme civique, dont on ignorait encore à quel point il redessina le républicanisme classique<sup>1</sup>. Le second séduisait un nombre plus restreint car il proposait une vision du Florentin dont on sentait que, très personnelle, elle recouvrait des enjeux interprétatifs complexes moins aisément accessibles. En particulier, deux phrases produisirent sur moi un effet considérable, et j'ignorais en les lisant et en les relisant, de plus en plus perplexe, qu'à elles seules elles allaient engager le travail d'étude des vingt années suivantes :

Dans le monde de Machiavel, l'air est rare et le ciel bas sur les lances hostiles. Un assombrissement mystérieux nous y prive du ciel intelligible<sup>2</sup>.

La première proposition, si puissamment poétique, je la voyais, elle provoquait même sur moi des visions affolantes, et m'évoquait la fugace suspension des lances dressées sous le ciel noir d'un des panneaux de *La Bataille de San Romano* de Paolo Uccello (*La contre-attaque décisive de Micheletto Attendolo da Cotignola*, Musée du Louvre) – j'entrevois un univers plein de fureurs héroïques, menaçant mais aussi fascinant. Machiavel, auteur pour *condottieri*... en quelques mots, cette phrase m'en a dit davantage

1. Le livre fondateur de Hans Baron (BARON H., *The Crisis of the Early Italian Renaissance : civic humanism and republican liberty in an age of classicism and tyranny*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1955) n'a jamais été traduit en français ; celui de John G.A. Pocock (POCOCK G.A., *The Machiavellian Moment : Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1975) n'a été traduit qu'en 1995. Le seul autre moyen d'accès philosophique à cette tradition était constitué par l'œuvre d'Hannah Arendt, notamment *Beetwen Past and Future* (1961), traduit dès 1972 (sous le titre *La Crise de la culture*), qui contient une requalification de la pensée machiavélienne typiquement républicaine.

2. MANENT P., *Naissances de la politique moderne. Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Payot, 1977, p. 39.

sur le contexte de composition et sur l'horizon de compréhension des œuvres machiavéliennes que ne l'ont fait de nombreux ouvrages historiques savants, ou, mieux, elle a donné un sens à la lecture de ces ouvrages. La seconde, qui parle de la privation du « ciel intelligible » par « un assombrissement mystérieux », m'interrogeait puissamment et m'a plongé dans une perplexité prolongée. Rétrospectivement, je pourrais expliquer ainsi le choc causé par la découverte puis par la rumination de cette phrase : le jeune philosophe que j'étais s'est senti *intimement inquiet* par la privation d'accès au ciel des Idées ; la conjonction des deux propositions a provoqué sur moi un *effet de suffocation*. Quel était donc cet assombrissement ? Pourquoi était-il jugé par Manent « mystérieux » ? L'accès s'était-il trouvé rétabli depuis Machiavel ?... J'ai passé vingt ans de ma vie intellectuelle non pas à débattre de ces questions, mais à me débattre avec elles. À commencer par les cinq années de thèse sous la direction de Pierre Manent, sous l'injonction duquel, déstabilisé, je me suis retrouvé dans l'obligation de me mettre en mouvement. Que grâce soit rendue au maître en suffocation philosophique de m'avoir fourni un si puissant *starter* !

\* \* \*

C'est parce qu'il a inscrit sa réflexion philosophique dans le champ politique que Manent entretient un rapport constant à la pensée de Machiavel : si « son statut de philosophe n'est pas très assuré », pour qui s'intéresse à la politique, explique Manent dans *Le Regard politique*, le Florentin « est un des auteurs les plus pénétrants qui soient » (p. 9)<sup>3</sup>. À quoi tient ce que Manent estime être le caractère pénétrant de la pensée de Machiavel ? Il me semble possible de discerner, dans l'œuvre de Manent, des éléments variés pour répondre à ces questions.

Mais il paraît d'abord nécessaire de trancher un point, celui de savoir en quoi la lecture que fait Manent de Machiavel a-t-elle

3. Spinoza lui aussi parlait en de tels termes : « le très pénétrant Machiavel », SPINOZA, *Traité Politique*, V, § 7 ; « le très pénétrant Florentin », *Ibid.*, X, § 1.

hérité de celle de ses deux maîtres successifs, Raymond Aron et Leo Strauss. Du premier, Manent semble moins avoir retenu l'idée que le Florentin fut le lointain inspirateur des « tyrannies modernes »<sup>4</sup> que l'idée qu'il existe un « mystère de la pensée machiavélique »<sup>5</sup>. Du second, « le platonicien Strauss » auquel l'a conduit Aron lui-même, moins le thème dominant de la redécouverte de l'art d'écrire des Anciens que l'idée que les philosophes modernes tels que Machiavel, Hobbes et Locke ont joué avec les signes (politiques et religieux) que leur société tolérait, afin de s'exprimer avec une liberté d'esprit capable de subvertir le rapport de l'homme à la tradition<sup>6</sup>. Cependant, si Manent reconnaît à Strauss d'avoir mis en lumière comment procédait la liberté d'esprit la plus radicale dans les siècles dominés par la foi chrétienne, et s'il confesse que Strauss l'a accompagné dans son cheminement personnel en regard de la tension entre la philosophie et la religion, il ne dit nulle part qu'il reprend à son propre compte la position de Strauss sur Machiavel. Strauss estimait que Machiavel était « un gangster », un « homme mauvais », un « apôtre du mal »<sup>7</sup>, un « grand maître du blasphème »<sup>8</sup> qui, avant que Hobbes ne poursuive son œuvre de destruction de la tradition, a dévoyé la théorie politique en assignant à l'action des motifs peu nobles, indignes des buts supérieurs que lui avaient fixés les

4. Si Aron n'a jamais été un spécialiste de Machiavel, les textes qu'il écrivit entre 1938 et 1940 (réunis sous le titre ARON R., *Machiavel et les tyrannies modernes*, texte établi et présenté par Rémy Freymond, Paris, Éditions de Fallois, 1993), lui permirent d'entretenir un dialogue avec Jacques Maritain à propos de la portée politique et philosophique de la posture machiavélique. Voir l'article de Maritain, « La fin du machiavélisme » [1942] (ensuite chap. V de MARITAIN J., *Principes d'une politique humaniste*, Paris, Paul Hartmann Editeur, 1945, p. 151-206) : « Désormais le machiavélisme n'est plus une politique, il est une métaphysique, une religion, un enthousiasme prophétique et mystique » (p. 169).

5. « Le texte machiavélique étincelle d'obscurités », in MANENT P., *Naissances de la politique moderne*, op. cit., p. 15.

6. MANENT P., *Le Regard politique*, Paris, Flammarion, 2010, p. 58-61.

7. Cf. STRAUSS L., *Pensées sur Machiavel*, (1958) trad. M.-P. Edmond, Paris, Payot, 1982, p. 42.

8. Cf. STRAUSS L., « Qu'est-ce que la philosophie politique ? », in ID., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?* (1959), trad. O. Sedeyn, Paris, P.U.F., 1992, p. 45.

maîtres anciens, Platon, Aristote, Thomas d'Aquin<sup>9</sup>. Strauss, à vrai dire, apparaît horrifié par l'apport machiavélien à l'histoire des idées politiques : le penseur florentin a changé radicalement non seulement la substance de l'enseignement politique, mais aussi bien son style. On peut dire que la substance de son nouvel enseignement politique concerne le prince et la présence essentielle de l'immoralité dans la fondation de la société et par suite dans la structure de la société. Le découvreur d'un tel enseignement apporte nécessairement un nouveau code moral, un nouveau Décalogue. Il est un prince entièrement nouveau au sens le plus élevé du terme possible, un nouveau Moïse, un prophète<sup>10</sup>.

Strauss écrivait encore que Machiavel a fait passer les cas extrêmes pour les cas normaux de la vie politique<sup>11</sup> ; et qu'il « comprend l'humain à la lumière du sous-humain »<sup>12</sup>. Lorsqu'il lit pour sa part Machiavel, Pierre Manent ne semble pas autant que Strauss dominé par l'indignation morale. Ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il accepte sa sombre leçon. Il refuse même catégoriquement ce qu'il appelle « l'impératif du Florentin », à savoir le fait que « *la verità effettuale della cosa* » conduise fatalement la relation politique à être animée par la recherche de pouvoir, ou par l'échange des signes de pouvoir. C'est à ce titre que Manent se fait patient pédagogue, comme dans cette page où il demande au lecteur de prêter attention à l'emploi courant du mot « réalisme » lorsqu'on veut qualifier l'attitude du Florentin :

Nous modernes, qui aimons les mots abstraits d'extension indéfinie, parlons volontiers du « réalisme » de Machiavel. Et il est vrai que dans la « réalité » politique, il y a des meurtres, des conspirations, des coups d'État ; mais il y a aussi des périodes et des régimes sans meurtres, ni conspirations, ni coups d'État.

9. Cf. également STRAUSS L., « Les trois vagues de la modernité » [s.d.], in ID., *La philosophie politique et l'histoire*, trad. O. Sedeyn, Paris, L.G.F., 2008, p. 215-222.

10. STRAUSS L., « Qu'est-ce que la philosophie politique ? », *op. cit.*, p. 48.

11. STRAUSS L., *Droit naturel et histoire*, (1953), trad. M. Nathan et E. de Dampierre, Paris, Plon, 1954, rééd. Flammarion, 1986, p. 148 et 164. Cf. également article « Nicolas Machiavel » dans *Histoire de la philosophie politique* (dir. avec Joseph Cropsey) (1963), trad. O. Sedeyn, Paris, PUF, 1994.

12. STRAUSS L., *Pensées sur Machiavel*, *op. cit.*, p. 320.

L'absence, si je peux dire, de ces méchantes actions est aussi une « réalité ». Parler du « réalisme » de Machiavel, c'est donc avoir admis le point de vue de Machiavel : le « mal » est politiquement plus significatif, plus substantiel, plus « réel » que le « bien »<sup>13</sup>.

Manent, philosophe éducateur, veut mettre en garde ses lecteurs contre les séductions exercées par la « fécondité du mal ». Aussi pourrait-on croire, à la lumière des passages que je viens d'évoquer, que la lecture qu'il propose de Machiavel relève du platonisme ou de l'augustinisme. Concernant le *primum movens* de cette lecture, ou même son mouvement de fond, il serait évidemment bien difficile d'établir que tel n'est pas le cas ; mais il faut se garder de croire que cette orientation est univoque ou exclusive. Il convient en outre de noter qu'elle n'est nullement (et n'a jamais été) nourrie par une forme de dépréciation de la scène machiavélienne qui pourrait en être corrélative, une forme disons pascalienne de disqualification de la politique d'ailleurs souvent présente dans l'antimachiavélisme, selon laquelle l'homme qui s'adonne à la relation de pouvoir est superficiel et vaniteux. Au contraire : le jugement de Manent à l'encontre de Machiavel apparaît, si je peux dire les choses ainsi, moins directement axiologique que celui porté par Strauss, et davantage tourné vers l'évaluation philosophique de la signification de la modernité. Or, une telle distinction change passablement les choses, ainsi que je vais l'expliquer.

Parce qu'il semble le « premier des maîtres du soupçon »<sup>14</sup>, le Florentin endosse sa part de responsabilité dans la « défaite de l'universel » qui caractérise le politique<sup>15</sup>. À vrai dire, cette impu-

13. MANENT P., *Histoire intellectuelle du libéralisme. Dix leçons*, (1987) Paris, Hachette Littératures, 1997, p. 37.

14. *Ibid.*, p. 39.

15. MANENT P., *Naissances de la politique moderne*, *op. cit.*, p. 36 : « Cela donc que les historiens des idées célèbrent souvent chez Machiavel – la découverte de la spécificité du politique –, nous pensons qu'il faut lui donner un autre nom ou plus précisément le reconduire à sa source : *une défaite de l'universel*. Sa conception du prince double, sa thématique obsédante de la violence indispensable, de la cruauté salutaire ne sont logiquement et politiquement nécessaires qu'en raison des éléments à partir desquels Machiavel construit sa théorie : l'individu dépouillé des prérogatives que

tation de responsabilité paraît avoir conditionné une, si ce n'est la découverte majeure de la vie intellectuelle de Pierre Manent :

Cette interrogation qui constitua l'impulsion première de ma démarche, je l'ai suivie et poursuivie à travers d'autres auteurs et à travers les développements que ce projet moderne a connus. Le projet de connaissance et de transformation effective du monde formulé par Machiavel se développa en effet – d'abord lentement puis de plus en plus vite – jusqu'à former une trame intellectuelle extrêmement puissante qui enveloppe et organise l'ensemble de la vie des modernes. Bref, parti de l'initiative héroïque d'un homme passablement mystérieux qui fut longtemps pris pour le Diable en personne, je fus progressivement amené à m'efforcer de reconstituer l'immense architecture du dispositif politique moderne dans lequel se déploie, avec une extraordinaire autorité, ces grandes notions par lesquelles nous interprétons et organisons notre vie : la notion de société, la notion d'histoire, la notion de droits de l'homme, etc<sup>16</sup>.

Certes, Machiavel apparaît comme l'auteur qui a rompu avec les Classiques, mais aussi celui qui ouvre la voie aux Modernes en engageant le décalage qui les caractérise : il a été le passeur de la maîtresse forme des premiers, la *polis*, vers celle qu'ont forgée les seconds, l'État. Cependant, il s'est arrêté sur le seuil de la modernité : en nuancant dans ses derniers ouvrages ce mouvement de continuité de Machiavel à Max Weber qu'il avait diagnostiqué dans la première partie de son œuvre jusqu'à *La Cité de l'homme*<sup>17</sup>, Manent explique que le Florentin récuse *a priori* la manière dont les Modernes ont constitué le socle de leur philosophie en dotant la politique de la capacité de construire l'histoire : impossible en effet pour ce dernier d'envisager « la raison historique, l'histoire réglée par le concept, vouée à l'accomplissement cruel d'une fin radieuse ».

De surcroît, ni la condamnation liminaire ni cette redéfinition plus récente du rôle du Florentin dans l'histoire des idées modernes

---

la philosophie classique lui reconnaissait et l'événement inassimilable à ses yeux par les universels dont disposait son époque. »

16. MANENT P., *Le Regard politique*, *op. cit.*, p. 123.

17. MANENT P., *La Cité de l'homme*, (1994), Paris, Flammarion, 1997.



n'empêchent Manent de reconnaître Machiavel comme un grand penseur du politique en tant que politique. En somme, ce n'est pas Machiavel qui fait question, c'est le politique lui-même. Il me semble important de souligner ce point, car c'est à travers lui que l'on aperçoit l'importance de Machiavel pour Pierre Manent. Le problème qu'affronte le Florentin est celui de l'effectivité du rapport de pouvoir, non celui de la légitimité morale de telle ou telle option politique ; cette effectivité, qui n'est pas encore celle l'État moderne, il en a cherché la forme dans la matière des expériences passées et présentes<sup>18</sup>, une forme dont il espérait qu'elle serait capable de ranimer le *vivere civile e politico* dont sa patrie florentine avait besoin. Or, une telle effectivité est également ce que, *mutatis mutandis*, Manent cherche pour notre temps. C'est ce dont attestent ses recherches sur les « métamorphoses de la cité »<sup>19</sup>. On voit d'ailleurs avec quelle fréquence Machiavel revient sous sa plume, dans le livre éponyme, alors qu'il est question de donner du sens au remarquable concept de « moment cicéronien », qu'on entende par là ce qu'ont vécu les Européens depuis la fin du monde antique jusqu'à l'érection de l'État moderne, ou le moment que nous vivons actuellement dans le contexte de la crise de l'État-nation. Ce moment de gêne et de vertige, au sein duquel les citoyens ne savent plus quel est leur régime d'existence politique, c'est celui même qu'avait éprouvé Machiavel en son temps – lorsque la cité-État florentine, dominée par le jeu des intérêts privés des grandes familles, vassalisée par les puissances française et espagnole, politiquement inconsistante, était devenue informe. D'où l'enquête du Florentin sur les conditions de possibilité de la principauté nouvelle, mais également à propos de la validité du paradigme néo-romain pour guider les mœurs et les institutions modernes. Parce qu'il a parfaitement compris le plan sur lequel se déploie l'effort machiavélien, et qu'il reconnaît le primat de la dimension politique dans l'ordre moderne, je me demande si Pierre Manent n'est pas finalement davantage aristotélicien (ou thomiste)

18. « ...Una lunga esperienza delle cose moderne e una continua lezione delle antiche », *Le Prince*, épître dédicatoire à Laurent de Médicis.

19. MANENT P., *Les métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*, Paris, Flammarion, 2010.

que platonicien (ou augustinien) – à ce titre, il reconnaît lui-même « espér[er] avoir fait quelque progrès dans [s]a compréhension de l'énigmatique bonhomme<sup>20</sup> ».

Il me semble même que Pierre Manent a fait de tels « progrès » que, tout en demeurant un antimachiavélique revendiqué sur le plan axiologique, se montre parfois machiavélien sur le plan politique, et cela non par accident, mais parce que les questions qu'il affronte le conduisent à se trouver en adéquation avec certaines intuitions de l'auteur florentin. Par exemple lorsqu'il affirme la nécessaire pluralité des nations européennes<sup>21</sup> ; et que ce faisant il est conduit à reconnaître que c'est la division (et non l'unité) qui fournit à l'Europe l'identité qu'elle cherche avec tant de difficultés<sup>22</sup>. À une oreille machiavélienne, ces propos renvoient irrésistiblement à la thèse de la division des humeurs favorable à la liberté, et à la défense de la tumultueuse santé des cités :

Je prétends que ceux qui condamnent les troubles advenus entre les nobles et la plèbe blâment ce qui fut la cause première de la liberté de Rome [...] Ils ne considèrent pas le fait que, dans tout État, il y a deux orientations différentes, celle du peuple et celle des grands, et que toutes les lois favorables à la liberté procèdent de leur opposition.<sup>23</sup>

\* \* \*

Alors, où se décèle plus exactement aujourd'hui l'antimachiavélisme de Pierre Manent ? Il me semble qu'on peut le découvrir dans

20. MANENT P., *Le Regard politique, op. cit.*, p. 165.

21. Voir MANENT P., *La Raison des nations*, Paris, Gallimard, 2006.

22. Cf. MANENT P., *Cours familier de philosophie politique*, Paris, Fayard, 2001, p. 112 : « [...] Ces considérations historiques [...] suggèrent puissamment que la fécondité de l'Europe trouve sa cause majeure dans les divisions de l'Europe, en particulier dans la division de l'Europe en nations. S'il y a aujourd'hui quelque chose comme l'Europe, c'est à ses divisions que, paradoxalement, nous le devons. Mettre un terme à la rivalité des nations européennes, ce serait alors non pas préparer les conditions d'une nouvelle floraison, mais au contraire détendre décisivement le ressort séculaire de sa vitalité. »

23. Cf. MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 4, dans ID., *Œuvres*, trad. C. Bec, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 196.

une objection qu'il formule, dans une forte page des *Métamorphoses de la cité*<sup>24</sup>, à l'encontre du penseur florentin : Machiavel aurait précipité la modernité dans un mouvement sans fin, il serait en fin de compte l'instigateur de la mobilité généralisée voire de l'inquiétante mutabilité des sociétés contemporaines. Il n'est pas inexact de considérer que la pensée de Machiavel entretient un certain rapport avec le *prestissimo* qui caractérise la modernité, ni que le principe de l'innovation, économique et technologique, affecte tellement nos sociétés qu'il engendre une « accélération » vertigineuse<sup>25</sup>. Notre « moment cicéronien » contemporain n'est pas seulement dramatique du fait de la non-compréhension du régime qui est le nôtre : nous commençons aujourd'hui à nous rendre compte qu'il est possible que, dans le contexte de la gouvernance mondiale, le mot même de « politique » ne possède plus jamais le même sens qu'il a possédé autrefois, ni d'ailleurs plus de sens du tout. Et de fait, la question majeure qui se pose à nous est de savoir comment résister au tourbillon de la modernisation gestionnaire, qui entraîne avec lui tout et tous, tandis les organisations les mieux installées – les institutions elles-mêmes – ne semblent plus en mesure de lui résister ? Contre une telle pente fatale, que propose Manent ? Qu'on se trouve ou non en accord avec ses analyses particulières, je crois qu'il offre à ses lecteurs quelque chose qui apparaît aujourd'hui extrêmement précieux. Tandis que l'action est désemparée, grâce à ses ouvrages qui nous font dialoguer avec les grands auteurs du passé, il nous invite en effet à retrouver une forme de civilité qui fut aussi celle de Machiavel :

Décemment habillé, j'entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité : là, aimablement accueilli par eux, je me nourris de l'aliment qui par excellence est le mien, pour lequel je suis né. Je n'éprouve aucune honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions, et eux, en vertu de leur humanité, me répondent<sup>26</sup>.

24. MANENT P., *Les métamorphoses de la cité*, op. cit., p. 264.

25. Voir à ce propos ROSA H., *Accélération. Une critique sociale du temps*, (2010) trad. D. Renault, Paris, La Découverte, 2011.

26. Lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 10 décembre 1513, in *Œuvres*, op. cit., p. 1239.